

Collection KholekTh

Démon blanc

nouvelles

Pierre Brulhet

Préface de Jean-Pierre Favard

La Clef d'Argent

Collection KholekTh

*Contes et nouvelles étranges et fantastiques :
un livre, un auteur.*

Ouvrages de l'auteur

L'enfant du cimetière (Lulu, 2007 / Juste Pour Lire, 2010 / Séma, 2018).

Entre la Terre et Mars (À la mesure des mots, 2009).

Le manoir aux esprits (Lulu, 2009 / Juste Pour Lire, 2011).

Magma (Juste Pour Lire, 2013).

DarKriün (La Clef d'Argent, 2014).

Incursion (La Madolière, 2015).

Le repaire du loup (Eleusis, 2017).

Les corps tombés du ciel (L'Atelier Mosésu, 2017 / French Pulp, 2018 / Afitt, 2022).

Catacombes Ville (Séma, 2019).

Les naissances fantômes (Séma, 2020).

Dragon d'émeraude (Eleusis, 2020).

Pierre, le chasseur et le loup (Luciférines, 2021).

Artica : au-delà de la barrière de Keith (Elenya, 2021).

Sites de l'auteur

www.pierre-brulhet.com

www.archi-espace.com

ISBN 979-10-90662-71-1.

Collection KholekTh n° 41. ISSN 1962-6142.

Dépôt légal mai 2023.

Démon blanc © Pierre Brulhet, 2023.

Illustration de couverture © Okiko, 2023.

© La Clef d'Argent, 2023, pour la présente édition.

Conception et mise en pages : Philippe Gindre.

La Clef d'Argent, 25 boulevard Albert Einstein, 21000 Dijon, France.

www.clef-argent.org

Préface

Longtemps, l'exotisme littéraire s'est cantonné aux récits de voyage et autres écrits à consonance utopiste, lesquels voyaient dans l'ailleurs une source d'inspiration et de progrès mais également un moyen de revendiquer, d'imaginer d'autres possibles et de critiquer l'existant. Un ailleurs qui était, il convient de le noter, le plus souvent fantasmé. Qu'il s'agisse de visites de républiques idéales ou de cités entièrement constituées d'or, de jardins d'Eden inviolables et, l'espérait-on encore, inviolés, ces récits mettaient en scène des aventuriers à la machette facile et au courage certain, sortes de Bob Morane avant l'heure aux prises avec la forêt vierge autant qu'avec les mystères d'une étonnante Ombre jaune. Bien évidemment, le genre fantastique s'y est également intéressé. Même si, dans son cas, l'exotisme provenait davantage de l'au-delà ou de frontières *extra-terrestres*, de mondes imaginaires peuplés d'êtres merveilleux qui pouvaient se faire, tour-à-tour, accueillants ou belliqueux, intrigants ou débonnaires. L'autre comme source d'étonnement autant que de dangers et de mystères. Mais l'exotisme auquel Pierre Brulhet nous invite ici est encore diffé-

rent et, par conséquent, envoûtant, car il plonge ses racines dans la culture autant que les traditions, s'en imprègne et s'en abreuve et ce, d'autant plus facilement, que l'auteur puise son inspiration au cœur même de sa propre expérience.

Né en France mais ayant passé la majeure partie de son enfance en Afrique, Pierre Brulhet a su retrouver, dans ses textes, l'accent et la force descriptive des griots, la magie inhérente aux terres lointaines et aux croyances qui s'y développent. Qu'il s'aventure en Australie (« Ce bon vieux Buck ») ou au Japon (« Les fruits du Jinmenju »), qu'il revienne en Afrique et vogue sur l'eau (« L'étreinte ») ou s'enfonce au cœur de la brousse (« Le Kulu-Néré »), c'est à un voyage fantastique autant qu'initiatique qu'il nous convie ici.

Comme l'a écrit André Gide dans son journal, « Ce qui fait le charme et l'attrait de l'Ailleurs, de ce que nous appelons exotisme, ce n'est point tant que la nature y soit plus belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre œil dans une sorte de virginité. » On le sait, l'exotique n'existe pas en dehors de la perception qu'en a son observateur, cette fameuse notion de *défamiliarité* si chère à nombre de penseurs. Ainsi, commentant un passage de Mau-passant déclarant que « la moindre chose contient un peu d'inconnu », Jean-Marc Moura, docteur en littérature générale et comparée et surtout membre du GIS (Groupement d'Intérêt Scientifique des études africaines en France) n'a pu s'empêcher de faire remarquer qu'il est sans doute « possible à l'œil subtil de discerner l'étrangeté au cœur du plus familier, et au bon écrivain

de rendre “exotique” un paysage connu. » C’est précisément là que réside le charme des nouvelles que vous vous apprêtez à découvrir, dans un dépaysement qui devrait vous paraître étrangement familier. Il ne me reste donc plus qu’à vous souhaiter une bonne et belle lecture et surtout un excellent voyage, riche en émotions et en découvertes.

Jean-Pierre Favard

*À mes souvenirs d'enfance en Afrique,
colorés et insouciants, magiques...*

Mami Wata

Le vieil homme regardait le soleil se coucher sur l'horizon. Ses derniers rayons chauds envoyaient une couleur ocre dans le ciel limpide. Pourtant, de gros nuages s'amoncelaient déjà à l'est. La nuit s'annonçait fraîche et humide dans la brousse africaine.

– Grand-père, je t'attends !

Le vieil homme se retourna. Son regard resta fixé sur l'entrée de la case. Le petit Diallo était couché à l'intérieur et il attendait son histoire.

– Je viens !

Le vieil homme se leva en s'appuyant sur le bâton qu'il avait reçu de son père, qui l'avait lui-même reçu de son propre père, lequel le tenait de son père avant lui. Il aimait penser que tout le savoir et toute la sagesse de sa famille se trouvait là, au cœur de cette vieille branche ornée d'un pommeau en ivoire. Il entra dans la case. La pénombre régnait et ses yeux s'habituaient peu à peu à la faible luminosité. Il vit Mama Khéri occupée à préparer des couvertures chaudes pour son fils. Il la vit le couvrir et l'embrasser sur son front brûlant de fièvre.

– Mon petit, mon tout petit, je vais prier pour toi, pour que le mauvais esprit sorte de ton corps.

L'enfant serra fort la main de sa mère. Il tremblait de froid. Elle finit par le lâcher et tourna la tête afin que son fils ne la voie pas pleurer. Elle sortit en jetant un regard rapide vers son père.

– Ma fille, va te reposer. Ton enfant est sous ma protection à présent.

Elle disparut, incapable de retenir ses sanglots plus longtemps. Le vieil homme s'approcha alors de son petit-fils et s'assit à même le sol, à côté de lui.

– Je t'ai apporté quelque chose, dit le vieil homme.

Le garçon redressa péniblement la tête.

– C'est quoi, grand-père ?

Le vieil homme sortit alors deux pierres blanches d'une des poches de son boubou.

– Prends-les et serres-en une dans chacune de tes mains.

Diallo se saisit des pierres et fit la grimace. Le vieil homme émit un petit rire.

– Elles sont chaudes, ainsi tu ne sentiras plus le froid.

L'enfant malade ferma ses poings et allongea ses bras le long de son corps. Il sentit la caresse de la main de son grand-père sur sa joue. La douce chaleur des pierres commençaient déjà à faire son effet.

– Bien... Tu vas ressentir progressivement la chaleur se déverser dans ton corps. Maintenant, ferme les yeux. Je vais te raconter une histoire...

*

– Il y a de cela bien longtemps; et certains disent depuis toujours, vivait dans la mer, les ri-

vières et les marigots, Mami Wata, la Mère des Eaux. Ceux qui l'avaient vue, décrivaient une sirène d'une très grande beauté. Elle était à la fois une femme et un poisson mais elle pouvait aussi prendre l'apparence d'autres créatures sans que jamais l'on ne remarquât sa divinité. Bien malin était celui qui pouvait deviner que, derrière ce visage magnifique, se cachait en réalité une véritable mangeuse d'hommes.

Le vieil homme remarqua que le petit Diallo serrait un peu plus fort les pierres dans ses poings. Il continua :

– Pour trouver ses proies, Mami Wata avait pris l'habitude de errer la nuit, au bord des villages, dans l'espoir qu'un imprudent s'éloignerait de son foyer. Elle n'attaquait que s'il se trouvait seul et de préférence sous un ciel couvert. Elle s'assurait aussi d'être toujours proche d'un point d'eau, car c'était de là qu'elle puisait son pouvoir.

Il y eut un craquement suivi d'un bruit sourd à l'extérieur. L'orage et la pluie approchaient désormais. Le vieil homme s'appuya à nouveau sur son bâton afin de s'aider à se relever, puis il alla tirer le rideau en peau qui obstruait l'entrée. Il sortit ensuite un briquet de l'une de ses poches et alluma la lanterne suspendue au plafond. Il vint enfin se rasseoir auprès de son petit-fils dont les yeux demeuraient fermés.

– En ce temps-là, reprit le grand-père, les villages étaient fortifiés et on se méfiait beaucoup des esprits de la brousse. Nos habitations étaient protégées par de hauts murs en terre afin que nous puissions dormir tranquillement dans nos

cases. Nous étions en sécurité car Imaan, notre sorcier, avait disposé des fétiches sur les murs qui entouraient notre village. Ces figurines repoussaient le mauvais œil la nuit et nous apportaient la sérénité.

Le vieil homme fit une courte pause pour écouter les sons venus de l'extérieur. Il entendait le vent souffler et l'averse arriver.

– Ce soir-là, il se mit à pleuvoir comme jamais, enchaîna-t-il. Et la pluie tomba sans discontinuer pendant sept jours et sept nuits. Malgré leur épaisseur, les murs ne résistèrent pas et ils s'écroulèrent les uns après les autres, rendant notre village vulnérable. L'ampleur des travaux était telle que beaucoup renoncèrent à rebâtir une muraille. Pourtant, le sorcier avait mis en garde les villageois que sa magie seule ne pourrait pas les protéger des esprits maléfiques qui rôdaient dans la brousse après le coucher du soleil. Mais les temps avaient bien changé. On ne croyait plus à toutes ces histoires et la venue récente de l'homme blanc n'avait pas arrangé les choses.

Le vieil homme se redressa. La mère de Diallo venait de rentrer subitement, ruisselante de pluie. Il vit un éclair déchirer la nuit derrière elle, illuminant pendant une fraction de seconde la savane comme en plein jour. Le vieil homme lui fit signe de ne pas dire un mot et d'aller s'asseoir au fond de la case. Puis il reprit le fil de son histoire :

– Les habitants se passèrent donc des murs protecteurs et, avec le temps, on finit par oublier que le village en avait eu, un jour. Durant deux générations, il n'y eut plus aucun incident qui aurait pu être associé au mauvais esprit ou à une

manifestation de magie noire. Imaan, alors très vieux, préféra se retirer loin des hommes, ceux-ci n'ayant plus besoin de ses services. Bien mal leur en prit...

Quelques lunes plus tard, on constata que des hommes disparaissaient au cours de la nuit. Un individu à la fois, et presque chaque semaine cela se produisait. Parfois, leurs corps, ou du moins, ce qu'il en restait, étaient retrouvés non loin du village. Et toujours à proximité d'un point d'eau.

Le vieil homme se rapprocha imperceptiblement de son petit-fils.

– C'était là l'œuvre de Mami Wata, la mangeuse d'hommes, comme tu peux t'en douter !

Il s'éclaircit ensuite la gorge et poursuivit :

– Au fil des mois, les villageois commencèrent à s'inquiéter de plus en plus de ces meurtres et de ces disparitions. On envoya de braves guerriers dans la savane afin de ramener le sorcier du village. Mais personne ne le trouva et on conclut qu'il devait être mort de vieillesse ou pire encore, que Mami Wata l'avait dévoré, lui aussi. Alors, on s'empressa de rebâtir les hauts murs protecteurs. On fit travailler les femmes et les enfants afin de ne pas perdre de temps, car lorsque la nuit venait, on savait que la mort rôdait aux alentours...

Le bruit du tonnerre fit sursauter le petit Diallo. Le vieil homme passa une main rassurante dans ses cheveux. Il en profita pour jeter un regard à sa fille. Il constata qu'elle n'avait pas bougé et fixait son enfant avec de grands yeux tristes.

– Il existait dans le village un garçon. Il était un peu plus âgé que toi. Amidou était son nom. Il

venait tout juste d'avoir quatorze ans, ce qui était à l'époque, dans cette région de l'Afrique, l'âge requis pour passer le rituel qui ferait de lui un adulte. Ce rituel se déroulait deux fois par an. Amidou s'y présenta mais, malgré son insistance, il fut repoussé.

Le vieil homme marqua une courte pause avant de poursuivre. Le temps de reprendre son souffle.

– Tu dois te demander pourquoi une chose pareille s'est produite, n'est-ce pas ? La réponse est toute simple. Amidou était différent. Sa peau avait la pâleur de la lune et ses yeux étaient couleur de sang. C'était ce qu'on appelle aujourd'hui, un albinos. Mais, en ce temps-là, on pensait avoir affaire à l'incarnation d'un démon. Personne ne pouvait le toucher, ni lui parler. On le tolérait à peine. Il avait élu domicile dans la dernière case du village, celle qui était la plus éloignée du centre. Amidou était rejeté et, sans le rituel, il savait qu'il ne serait jamais considéré comme un homme.

Nous étions en pleine saison des pluies et, cette année-là, les rivières débordaient et on ne comptait plus les marigots qui s'étaient formés dans la brousse. Fatou, la fille du chef, avait toujours été intriguée par Amidou. Elle profita de la fin de la journée, juste avant le coucher du soleil, pour s'éclipser discrètement de sa case et aller voir l'exclu du village d'un peu plus près. Elle le rencontra alors qu'il jouait seul à l'awalé¹ devant sa

1. *awalé* : jeu africain très répandu consistant à compter et capturer des petites graines ou des cailloux répartis dans des coupelles ou des trous.

porte. Le garçon lui lança un regard sombre.

– Que fais-tu là ? lui demanda-t-il. Retourne chez toi. Tu sais bien qu’il est interdit de venir me voir.

Mais la jeune fille ne se laissa pas impressionner et lui répondit :

– La loi dit que je ne dois pas te toucher, ni te parler. Alors je ne ferai ni l’un, ni l’autre.

Elle s’assit ensuite en face de lui et commença à jouer sans plus prononcer le moindre mot. Amidou la regarda faire avec un sourire large, jusqu’aux oreilles.

– Tu es bien la fille de Souleyman, lui dit-il. Aussi rusée qu’un renard des sables.

Fatou ne répondit pas et récolta plusieurs graines d’une de ses six cases afin de les redistribuer une à une dans les suivantes. Ils jouèrent en silence tant et si bien qu’ils ne virent pas arriver la nuit. Fatou s’alarma. Elle se leva d’un bond et s’apprêta à partir quand elle sentit Amidou la retenir par le bras.

– Attends !

La jeune fille tira pour se libérer de l’étreinte du garçon.

– Mais que fais-tu ? Tu n’as pas le droit de me...

– Pardonne-moi, je ne voulais pas. Cela faisait si longtemps qu’on n’avait pas joué avec moi. Je suis tellement seul. Ne dis rien à ton père sinon il pourrait...

Mais il ne termina pas sa phrase. Fatou avait pris peur et craignait plus que tout le courroux de son père si elle rentrait trop en retard. Alors, sans plus réfléchir, Amidou la laissa s’échapper. Puis il se leva et la suivit dans l’espoir de lui dire

qu'il souhaitait la revoir et devenir son ami. La fillette se mit à courir mais, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à la rattraper.

Amidou était triste, très triste, encore plus triste que d'ordinaire. Il rentra chez lui en traînant le pas. Perdu dans ses pensées, au milieu de ses regrets, il ne se rendit pas compte qu'il venait de dépasser sa case et s'enfonçait déjà dans la brousse qui s'étendait au-delà du village. Il faisait nuit noire et il réalisa, trop tard, qu'il était perdu. Il chercha la lune un instant et aussi les étoiles dans le ciel, mais les nuages étaient trop nombreux et il ne les vit que par intermittence. De gros nuages, qui jouaient les perturbateurs. Amidou entendit alors un bruit et recula instinctivement. Son pied rencontra une flaque d'eau. Il sentit une main se poser sur son épaule et il se retourna en hurlant. Il ne vit rien d'autre que l'eau calme d'un marigot au moment où un rayon de lune passa entre deux nuages. Cela lui suffit pour se repérer. Le village, sa case n'étaient qu'à quelques centaines de mètres.

– *Bonsoir, Homme Blanc...* lui dit une voix.

Premières pages du recueil de Pierre Brulhet, *Démon blanc* (La Clef d'Argent, 2023). © Pierre Brulhet, 2023.